

Avec feu mais sans lieu

Voilà trois semaines, je me trouvais déjà dans cette ville de Zurich, mais je ne venais pas de Lausanne. Je venais de passablement plus loin, puisque je rentrais d'un voyage en Australie, où j'ai dû parler de littérature, et de Suisse, et de littérature suisse. Permettez-moi de vous raconter ici les pensées qui me sont venues pendant mon retour, ou, mieux, de revivre un peu devant vous ce voyage aux antipodes. Car, comme tous les voyages, il m'a permis de reconsidérer mon pays d'un œil neuf.

À partir de Hong Kong, j'avais pris place dans un avion de la compagnie Swiss, bien sûr. Et mon vol était financé par la compagnie culturelle suisse Pro Helvetia. *Pro Helvetia* : la Suisse de la culture recourt au latin, comme celle des timbres-poste. Lorsque nous voulons nous comprendre et parler d'une seule voix, nous autres Helvètes, nous retournons aux sources. Une chose est sûre en tout cas : le nom latin de « Pro Helvetia » a mieux résisté aux outrages du temps et de la mondialisation que le nom anglais de Swiss Air Lines, (raccourci en Swissair dans les années cinquante, puis en Swiss l'année dernière, en redoutant, hélas, la disparition de la syllabe restante). En d'autres mots, le temps nous réussit mieux que l'espace, fût-il aérien.

À bord de l'avion, au moment de quitter Hong Kong, les instructions de sécurité sont données en chinois et en anglais. Mais à

peine avons-nous décollé que la langue chinoise disparaît déjà dans la nuit, comme le Pic Victoria, majestueux idéogramme qui s'estompe derrière nous. Maintenant, les pilotes suisses nous souhaitent la bienvenue en anglais, en allemand et en français. Moi qui viens de Melbourne, j'ai déjà dix heures de voyage derrière moi, et j'ai mal à la tête. Une hôtesse de l'air m'apporte un cachet d'aspirine. Elle me parle un excellent français, teinté d'accent suisse alémanique. Bref, je suis déjà chez moi, tant il est vrai qu'on habite une langue autant qu'on habite une terre ; du moins la langue est-elle la version transportable de la terre, notre terre devenue plus légère que l'air. Or, si j'habite le français, j'habite aussi le français teinté d'accent suisse alémanique. La Suisse, ce n'est pas seulement plusieurs langues, c'est aussi le mélange des langues, et parfois, il faut bien l'avouer, leur mixture.

Au milieu de la nuit, je me réveille dans l'avion presque silencieux. Oui, les moteurs mêmes semblent devenus plus discrets qu'en plein jour. La machine volante se repose elle aussi, tout en demeurant vigilante dans l'obscurité, comme un cheval qui dort debout. Je quitte mon siège et je marche en chaussons dans les couloirs, parmi des Africains aux costumes somptueux, profondément endormis, et quelques Blancs improbables, plongés dans la même inconscience bienheureuse. Or il se trouve que ces Africains en vêtements nationaux, ou ethniques, ou tribaux, que sais-je, ces Africains sont francophones. Les premières phrases en français que j'aie entendues durant tout mon voyage, à part celles qu'on m'a directement adressées dans les universités australiennes, ce furent des phrases proférées par ces hommes et ces femmes noirs, dans l'aéroport de Hong Kong où beaucoup de visages disparaissaient derrière des masques blancs, où

les haut-parleurs résonnaient d'avertissements (en chinois et en anglais) qui nous mettaient en garde contre les ravages de la pneumopathie atypique, une maladie qui tue sans distinction de langue ou de nationalité.

Oui, ces compagnons de voyage, qui volent comme moi vers Zurich, ce sont des Africains francophones, et qui parlent français entre eux. Ils font donc partie, éminemment, de ce que la France aime à nommer la francophonie. Leur langue, avec son accent caractéristique, si débonnaire et si chantant, m'a d'abord alerté, puis ému. Ces gens qui par leur couleur et leur costume, me ressemblent beaucoup moins que des Australiens, moins, même, que des Chinois, ces gens-là partagent, avec le Suisse que je crois être, la langue française ! J'avais un peu le même sentiment qu'un homme qui, visitant une ville faussement familière, n'a longtemps entendu que des musiques exotiques jouées sur des instruments inconnus, et qui soudain, par une fenêtre ouverte sur la rue, perçoit le son fraternel d'un piano.

Avec ces Africains, donc, j'étais probablement le seul francophone de tout cet aéroport. Nous étions unis par la francophonie. Eux ne le savaient pas puisque je me taisais. Mais moi je le savais. Cependant, me disais-je, ce n'est pas si simple. Car pour moi, je n'ai pas d'autre langue que le français. Pour eux, il en va tout autrement. Si parmi eux se trouve un écrivain, il écrit certainement dans la langue de Racine. Mais le français n'est pourtant pas sa langue maternelle. Cet homme doit être multiple et déchiré comme je ne le suis pas. Et si d'aventure il doit participer à un colloque où on lui demande de définir la littérature nationale sénégalaise ou burkinabé, cela va sûrement l'empêcher de dormir, dans cet avion qui s'annonce pourtant

confortable. En tout cas, un grand auteur sénégalais que j'ai lu récemment, Cheik Hamidou Kane, écrit un magnifique français qui doit beaucoup au classicisme de la France, mais qui ne doit pas moins à la pureté poétique et gnomique de la langue peule.

Cependant nous ne sommes plus à l'aéroport, nous sommes en plein vol. Dans l'avion, je me suis donc levé, disais-je, afin de parcourir les couloirs, et je me souviens de ces moments étranges où, enfant, j'étais le seul éveillé dans le dortoir de la course d'école, étreint par un sentiment de solitude anxieuse en même temps que de supériorité protectrice. Et j'observe un instant le sommeil de ces compagnons Africains. Si nous avons un accident, c'est avec eux que je tomberai, de dix mille mètres, dans la nuit, sur la terre chinoise. Est-ce que nos dernières pensées, avant de mourir étouffés, gelés et disloqués, seront formulées en français ? Cette question, cependant, demeurera purement rhétorique, puisque douze heures plus tard nous atterrirons sans encombre à Zurich.

Je marche donc à pas feutrés sur le sol vibrant et trompeur de l'avion. Pour tenter de deviner la terre, je ne puis même pas me pencher aux hublots, car ils ont tous été occultés pour la nuit. Nous progressons à une vitesse imperceptible et folle, dans cette intimité cosmique, parmi ces fauteuils bleus qui flottent au-dessus du monde, dans un froid mortel, dans un tiède confort. Où suis-je ? Tout à l'heure on nous projetait sur des écrans une carte géographique où rampait un petit avion, avec une lenteur désespérante. Nous pouvions donc nous situer sans peine sur la planète Terre. Mais désormais, plus de projections, et j'en suis réduit aux conjectures. On doit se trouver quelque part au-dessus du désert de Gobi, ou du Tadjikistan.

Voilà donc à peu près où je suis. Mais *qui* suis-je, moi, l'écrivain suisse de retour d'Australie ? C'est le moment ou jamais de me poser cette question, et de vous communiquer ma réponse.

Attendez encore un instant, je voudrais d'abord vous raconter où j'étais voilà quelques heures encore. Volant de Sydney à Hong Kong, j'ai longuement survolé les îles de l'Indonésie, et je les voyais fort bien, car nous étions encore en plein jour, et j'imaginai, dans cette jungle d'un vert écrasant et comme noyé, comme si le vert de la végétation était plus liquide encore que le bleu de la mer, j'imaginai, dans le confort coupable de celui qui domine de très haut la situation, l'attentat de Bali, qui a tant marqué les Australiens, autant que celui du 11 septembre. Mais je rêvais aussi sur la *littérature nationale* indonésienne. Si l'indonésien est la langue officielle de ce pays, c'est très loin d'être la langue maternelle de tous ses habitants. Ce qui complique, bien sûr, la définition d'une littérature nationale. Je ne sais pas si l'inventeur de la fameuse formule sur la Suisse « une et diverse », Gonzague de Reynold, savait que l'Indonésie, elle, se place sous la devise « *Bhinneka tunggal ika* », ce qui signifie « l'Indonésie diverse et une ».

Ah, mais me voici déjà au-dessus des Philippines, croisant au large de Manille, et je me rappelle que le père fondateur de la littérature philippine, José Rizal, romancier et martyr, écrivit en espagnol. Les vicissitudes de l'histoire voulurent qu'en 1898 les États-Unis évincent l'Espagne de son rôle de colon. Si bien que les successeurs de Rizal écrivirent longtemps en anglais, ce qu'ils font encore souvent aujourd'hui, peinant à créer une littérature en langue dite vernaculaire. Imaginez un instant que les Philippines nous aient colonisés, nous Européens et Suisses. Gottfried Keller ou Charles-Ferdinand Ramuz

auraient écrit leur œuvre en tagalog, et nous devrions nous inspirer d'eux pour écrire en allemand ou en français. Vous rendez-vous compte de la situation inextricable où nous nous trouverions, et combien de colloques il faudrait pour essayer de savoir si notre concept de *littérature nationale* a quelque pertinence ?

J'allais oublier de dire qu'avant de survoler l'Indonésie et les Philippines, j'ai longuement observé, de mon hublot, l'Australie profonde, incroyablement rouge et désertique, à peine marquée, çà et là, non par des routes asphaltées mais par des pistes sablonneuses, comme une peau d'homme par des scarifications rituelles. Pendant la durée de ce trajet-là, de Sydney à Hong Kong, les langues en vigueur à bord étaient l'anglais et le chinois. Pourquoi pas une des innombrables langues aborigènes ? Peut-être parce qu'il y a bien peu d'Aborigènes dans les avions australiens, à part cette mère et son fils, qui d'ailleurs parlaient anglais, et qui furent les seuls à oublier de boucler leur ceinture. Mais ce n'était point par volonté de rébellion contre l'occupant Blanc, car ils obéirent à l'injonction de la blonde hôtesse dès qu'elle leur eut intimé l'ordre de serrer à nouveau le lien qui les rattache à notre civilisation.

Est-ce que les Aborigènes australiens sont une survivance, les témoins décimés d'un passé vaincu ? Ou sont-ils au contraire les seuls Australiens qui méritent ce nom ? Est-ce que la littérature aborigène appartient à la littérature australienne ? Y a-t-il d'ailleurs une *littérature nationale* australienne ? Les écrivains de Sydney ou de Melbourne se plaignent souvent, m'expliqua-t-on durant mon voyage, qu'on les assimile indûment à la littérature anglo-saxonne. Et quand on ne le fait pas avec fleurs et couronnes, quand on ne leur décerne pas le Booker Price, comme à ce Peter Carey que je lis pendant mon

séjour, eh bien, on les ignore. Et ce qui est sûr, c'est qu'Alexis Wright, cette femme écrivain aborigène, que j'ai découverte à mon retour, et qui raconte avec une grande force expressive la détresse et les souffrances de son peuple décimé, ne peut s'exprimer qu'en anglais. Elle risque donc d'être confondue avec un auteur australien blanc, lequel risque lui-même de passer pour anglais ou américain. Ah vraiment, le concept de *littérature nationale* australienne, me dis-je, est le plus insaisissable de tous. Tout conspire à le rendre inopérant.

*

Mais au lieu de réfléchir devant vous à la littérature nationale suisse, je ne cesse de m'attarder sur mon voyage. Il faut que je me reprenne, et que j'essaie de mettre mes idées au clair. J'avais commencé de le faire, dans un état de semi-hébétude, au-dessus de la mer de Chine, dont les eaux, comme celles de tous les océans, ne sont heureusement pas nationales mais internationales, et nous laissent ainsi la paix de l'esprit.

Je me disais que pour définir une *littérature nationale* en général, et la littérature nationale suisse en particulier, il faut commencer par savoir ce qu'est une nation. Qu'est-ce qu'une nation ? Tout le monde s'accorde à le dire, ce n'est pas une réalité palpable mais une idée, une représentation, un mythe régulateur. La nation, affirment les meilleurs auteurs, permet de coiffer, de dépasser, d'englober les différences de langue, de religions, d'ethnies, et d'unir des identités plurielles dans un projet commun – ou une projection commune. S'il y a une nation australienne, ou indonésienne, ou philippine, ou suisse, c'est dans la mesure où un unique drapeau peut faire battre au même rythme des cœurs aux affections très diverses, parfois antagonistes.

Fort bien. La nation (me répétais-je dans mon demi-sommeil) englobe, dépasse, transcende les différences. Mais si elle y réussit (parfois), c'est parce qu'elle instaure une autre différence fondatrice ; une différence entre elle et ses voisines, bien sûr. Comme les identités linguistiques, religieuses ou ethniques qu'elle prétend dépasser, l'identité nationale se pose en s'opposant. Mais alors, me dis-je (et je ne voyais plus la mer de Chine, seulement mon reflet dans la vitre du hublot), la notion même de littérature nationale est trompeuse. Bien sûr, les nations peuvent revendiquer, et ne se font pas faute de revendiquer telle œuvre littéraire, de l'annexer à leur patrimoine. Mais la littérature telle qu'elle se fait n'est jamais « nationale ».

Pourquoi ? Parce que les œuvres littéraires sont toujours révélatrices et créatrices d'une identité qui se situe à la fois *avant* et *après* l'identité nationale, au-dessous et au-dessus d'elle. Alexis Wright, l'auteur australienne aborigène dont je parlais, témoigne non pour la nation australienne, mais pour le peuple aborigène. De même, on pourrait dire que le Sénégalais Cheik Hamidou Kane (mon voisin d'avion, ou presque) témoigne pour l'identité peule, et non pour la nation sénégalaise. En ce sens, ces auteurs se placent en-deçà de la nation, à un niveau d'identité plus charnel, plus intime, plus élémentaire. Je devrais plutôt dire, d'ailleurs, qu'ils témoignent surtout de leur déchirement, d'un heurt entre cultures, et d'une mutilation. De l'impossibilité de toute identité nationale. L'idée de nation ne leur offrirait qu'une solution trompeuse, une « réconciliation prématurée », pour parler comme Ludwig Hohl.

Mais d'autre part, et c'est le sens de toute création littéraire, de tels auteurs ne se situent pas seulement *en-deçà* de la nation, ils se situent aussi *au-delà*, infiniment au-delà. Car leur force est de faire sentir

l'appartenance de leurs peuples non pas à l'Australie ou au Sénégal, mais bien à toute l'humanité. Ils atteignent alors un niveau de conscience où l'identité n'a plus besoin de s'opposer pour se poser. La littérature donne vie et sens à ce qui est local, mais aussi à ce qui est global ; à ce qui est individuel, mais aussi à ce qui est universel. Sur l'échelle de Jacob qui conduit à l'humanité accomplie, la « nation » n'occupe qu'un niveau intermédiaire, un niveau peut-être nécessaire à la cohésion des peuples, mais dont la littérature ne saurait se contenter. La nation intègre l'individu dans la collectivité, mais ce niveau d'intégration n'est jamais le bon pour la littérature, qui ne connaît que *l'individuel* et *l'universel*. L'identité nationale est trompeuse : elle menace d'arrêter les hommes en chemin, et de leur donner pour le terme de leur ascension ce qui n'est au mieux qu'une première station.

*

À propos d'ascension, nous sommes toujours à plus de dix mille mètres d'altitude, nous avons déjà quitté le territoire chinois et nous devons survoler la terre de toutes les Russies. Et je suis troublé, car au-dessous de moi, cela doit grouiller de slavophiles, donc de nationalistes qui, même endormis à cette heure, n'en restent pas moins redoutables. Je suis retourné dans mon siège bleu acier, je m'enroule dans ma couverture bleu nuit, je m'endors presque. Oui, je l'avoue naïvement, je me sens moins rassuré au-dessus de la Russie que je ne l'étais au-dessus de l'Australie ou de la Chine. Pourtant j'aime la Russie à travers sa littérature, et je voudrais tant qu'elle ressemble tout entière à Pouchkine, ce métis qui avait du sang éthiopien dans les veines, qui était donc aussi le frère de mes voisins d'avion ; Pouchkine

qu'on avait d'autre part surnommé « le Français », tant il aimait Molière ou La Fontaine.

Quoi qu'il en soit, il faut à tout prix que je surmonte mon trouble russe, car je dois vous exposer enfin ce dont je me suis efforcé jusqu'à maintenant de ne pas parler : lorsque j'étais en Australie, devant des étudiants qui attendaient de savoir ce qu'est la *littérature nationale* suisse, quelle définition leur ai-je proposée ? Bref, que leur ai-je dit, en un mot comme en cent ? *Hic Rhodus, hic salta* !

Je vais donc vous avouer ce que je leur ai dit, mais aussi ce que j'aurais dû leur dire. Car mes petits discours aux Australiens, je les avais concoctés avant mon voyage. Et maintenant, maintenant que j'ai posé le pied en Australie, et que, durant le trajet de retour, j'ai survolé tant d'autres pays du monde, ne découvrant l'Asie que par ses aéroports et la recevant pourtant en plein cœur, survolant la Russie dans un trois-quarts de sommeil, me réveillant au-dessus de la Pologne, patrie d'Adam Mickiewicz, le fondateur de la littérature nationale polonaise... mais l'ami de Pouchkine aussi, et le plus illustre des professeurs qui enseignèrent dans mon Université, à Lausanne – maintenant que j'ai vu tout cela, ou senti, ou pressenti, je ne leur dirais pas tout à fait ce que je leur ai dit, à ces étudiants australiens.

Je leur ai dit que la Suisse était horriblement compliquée ; minuscule et compliquée : une nation riche de quatre langues nationales, donc une nation sans langue. Une nation dont la seule culture vraiment commune est la culture politique, une certaine idée de la démocratie et de la citoyenneté, une idée à la fois belle et pragmatique, idéaliste et rude ; pour le reste, pour la culture tout court, une nation qui prend son bien partout où elle le trouve, c'est-à-dire chez ses voisines, l'Allemagne et l'Autriche, l'Italie et la France. Bref,

dans le pire des cas, une nation de la mixture et de l'hésitation ; dans le meilleur des cas, une nation de la synthèse et de la médiation.

Et pour illustrer cet état de choses, cette identité plurielle, et ce tiraillement (n'allons pas jusqu'à parler de déchirement), je leur ai lu un texte dans lequel j'évoquais le village que j'habite. Ce village, voisin immédiat de Lausanne, et qui s'appelle Pully, a la particularité de posséder deux gares, Pully-Nord et Pully-Village. Or la gare de Pully-Nord voit passer les trains qui se rendent à Berne, donc à Zurich et au-delà, jusqu'en Russie et dans le grand nord de l'Europe. Et la gare de Pully-Village permet de se rendre à Montreux, puis en Valais, puis à Rome, puis en Sicile, puis en Afrique. Je leur disais donc que Pully-Nord et Pully-Village étaient un concentré de la Suisse tout entière, faite à la fois de Nord et de Sud, de germanité et de latinité, d'intuition et d'abstraction, de verbe et d'image, de joie de vivre et de rigueur de penser, d'amour du bruit et de goût du silence. Bref, je leur disais, comme tant d'autres l'ont dit avant moi, que la Suisse est un mélange, un métissage, une complexité qui fait toutes nos hésitations, toutes nos inhibitions, toutes nos richesses.

Oui, tout cela est vrai. Et je le leur dirais encore aujourd'hui. Mais ce que je ne leur dirais plus, sans doute, c'est que la Suisse est horriblement compliquée, et que le problème national, ou du moins celui de la *littérature nationale*, est plus embrouillé en Suisse que partout ailleurs. Quand je songe aux Aborigènes australiens qui doivent écrire en anglais, aux Philippins dont les pères fondateurs en littérature s'exprimèrent en espagnol puis en anglais, aux Sénégalais qui ne peuvent atteindre le monde qu'en recourant au français (et je pourrais en dire autant, bien sûr, des écrivains du Maghreb, et singulièrement des Algériens ; je pourrais me souvenir par exemple

qu'un des livres fondateurs de la nation algérienne moderne est *Nedjma* de Kateb Yacine, un livre écrit en français) – quand je songe à tout cela, et à mille autres exemples d'une même complexité, d'une même déchirure essentielle, alors je me dis que le cas de la Suisse n'est pas si terrible ni si singulier.

Je me dis que l'idée de nation, sur toute la face de la terre, est une simplification parfois commode et presque toujours mutilante, et que toute littérature exprime des identités plus complexes, plus intimes, plus déchirées, plus universelles que l'identité nationale. Je me dis enfin que la seule spécificité de la Suisse, c'est peut-être d'avoir pacifié, assagi la douleur même d'être pluriel. Mais que cette douleur demeure chez nous comme ailleurs, et qu'elle nous fonde, comme elle fonde chaque être humain.

Ah, l'avion commence maintenant sa descente sur Zurich. Il est six heures du matin. On annonce un temps couvert et une température de huit degrés : bref, c'est l'été, notre été, jamais oublieux de l'hiver. Le commandant de bord s'adresse à nous en allemand, puis en français, puis en anglais. Quand, prenant la correspondance pour Genève, je décollerai une dernière fois, l'ordre des langues aura changé : français, puis allemand, puis anglais. La nuance est infime, elle n'est pas négligeable.

Cependant, j'ai passé tant d'heures dans l'avion que je suis comme un drogué du voyage. Débarquant à Genève, je découvre avec étonnement que je regrette que tout cela soit fini. J'en redemande. Je voudrais continuer, repartir pour trente nouvelles heures, gagner cette fois l'Amérique, et qui sait, retrouver l'Australie par Hawaï ou les Iles Fidji, ou par le Japon, peut-être. Et je me dis qu'un écrivain ne devrait jamais être sédentaire, mais toujours un voyageur sans feu ni lieu,

toujours dans tous les pays du monde, tous à la fois, pour garder toujours à la conscience combien les hommes sont différents, combien ils sont semblables, sur toute la planète.

Des littératures nationales ? Il en existe, cela se peut. Mais il n'existe pas d'écrivains nationaux, sinon dans les manuels scolaires et les discours patriotiques. L'écrivain, toujours, est plus petit et plus grand que sa nation. Toujours, il est voyageur, même et surtout quand il se tient à sa table de travail. Voyageur sans feu ni lieu, disais-je ? Non, l'écrivain possède un lieu : c'est son feu même. Voilà ce que nous sommes, nous autres qui brûlons dans l'espoir d'éclairer : sans lieu peut-être ; mais avec feu, toujours.